

# LA « QUESTION JUIVE » du retour à Paul

## La politique de l'Empire

**Shmuel Trigano**

Professeur des Universités, auteur  
de *L'E(x)clu, entre Juifs et chrétiens*  
(Denoël, 2003).

**L**e retour à Paul de certains philosophes contemporains constitue un phénomène idéologique dont la pleine signification nous échappe encore du fait de manque de recul. Tout en confessant leur athéisme, ils trouvent dans sa doctrine une politique adéquate à l'ère de la mondialisation, qui plus est dans la ligne de leur adhésion antérieure au marxisme. En Paul, Alain Badiou recherche une « nouvelle figure militante, appelée à succéder à celle que mirent en place au début du siècle Lénine et les Bolchéviks et qu'on peut dire avoir été celle du militant du parti »<sup>1</sup>. Ils font de Paul « un Lénine dont le Christ aurait été le Marx équivoque ». En somme, en Paul, Badiou trouve la trame d'un renouvellement du marxisme.

Je ne discuterai pas ici cet alliage paradoxal en son fond mais à travers l'un des aspects fondamentaux de la pensée paulinienne qu'adoptent sans sourciller les adeptes du retour à Paul (et qui n'est sans doute pas sans raviver quelques vestiges du marxisme) : la question juive. On découvre en effet avec stupéfaction que la lecture qu'ils font de Paul transpose dans le contemporain des schémas intellectuels (en l'occurrence mythologiques) dont l'histoire a démontré la potentialité éminemment nocive et que les chrétiens tentent de conjurer aujourd'hui dans leur enseignement officiel. Les Juifs

d'aujourd'hui (et notamment Israël) sont, certes, les premiers concernés mais la figure qui est à nouveau dessinée d'eux a de bien plus larges implications par sa portée idéologique, au regard de l'un des principaux intérêts de la redécouverte de Paul : l'universel, tel que le post modernisme le pense, post-national. « Le geste inouï de Paul est de soustraire la vérité à l'emprise communautaire, qu'il s'agisse d'un peuple, d'une cité, d'un empire, d'un territoire ou d'une classe sociale »<sup>2</sup>. « Que veut Paul ? Sans doute extirper la Nouvelle (l'Évangile) de la stricte clôture où la laisserait qu'elle ne vaille que pour la communauté juive »<sup>3</sup>. Se référant de toute évidence à la mémoire de la Shoah, Badiou fait l'apologie d'un « universel (qui) ne tolère qu'on l'assigne à une particularité ni n'entretient de rapport direct avec le statut – dominant ou victimaire – des lieux d'où émerge la proposition »<sup>4</sup>. « Juif entre les Juifs et fiers de l'être, Paul ne veut que rappeler qu'il est absurde de se croire propriétaire de Dieu et qu'un événement où il est question de triomphe de la vie sur la mort, quelques soient les formes communautaires (...) active le "pour tous" »<sup>5</sup>. « Ce qu'il revient en propre à Paul d'avoir établi, est qu'il n'y a de fidélité à un tel événement que dans la résiliation des particularismes communautaires »<sup>6</sup>. « L'événement rend obsolète le marquage antérieur et la nouvelle universalité ne soutient aucun rapport privilégié avec la communauté juive »<sup>7</sup>. « Il n'est pas exagéré de dire que ces énoncés « minoritaires »<sup>8</sup> sont proprement barbares »<sup>9</sup>. Paul souhaitait « être délivré des incrédules de la Judée (Rm 15,31) ». C'est la moindre des choses pour qui n'identifie sa foi que par le retour sur lui même d'une déposition des différences communautaires et coutumières »<sup>10</sup>. Ce que Badiou exalte dans Paul, c'est « la singularité universalisable »<sup>11</sup> « qui fait nécessairement rupture avec la singularité identitaire »<sup>12</sup>. « Il s'agit de faire valoir une singularité universelle, à la fois contre les abstractions établies (juridiques alors, économiques aujourd'hui) et contre les revendications communautaires et particularistes »<sup>13</sup>. Cette singularité universelle tant recherchée est donc à l'opposé de la figure juive (tout en ayant un besoin vital d'elle pour se poser).

Badiou réitère ici en fait la logique paulinienne du « ni Juif ni Grec »<sup>14</sup> qui passe pour la formule de l'universel. Et cela donne l'occasion d'entendre à nouveau la litanie des antinomies pauliniennes sur le Juif comme lettre : « la lettre tue... La lettre mortifie le sujet en tant qu'elle sépare sa pensée de sa toute puissance »<sup>15</sup>. Il est question du « réel persécutoire de la logique identitaire », de la loi réservée à une communauté, du « terrible commandement de la lettre »<sup>16</sup>, du « marquage communautaire »<sup>17</sup>, autant de catégories

classificatoires pour les Juifs qui se trouvent de surcroît dangereusement transposées dans le domaine économique (marché mondial oblige !) : « rien de plus offert à l'invention de nouvelles figures de l'homogénéisation monétaire qu'une communauté et son ou ses territoires. Il faut ce semblant d'une non-équivalence pour que l'équivalence soit elle même un processus... logique capitaliste de l'équivalent général et logique identitaire et culturelle des communautés ou des minorités formant un ensemble articulé »<sup>18</sup>. En somme le particularisme juif est la poutre maîtresse du capitalisme mondial. Marx n'est pas mort.

Même son de cloche chez Agamben qui parle du « sous-ensemble "juif" ». « Le principe de la loi est donc la division. Et la partition fondamentale de la loi juive est celle qui sépare les Juifs des non Juifs<sup>19</sup>. « Cette division est claire du point de vue de son critère (circoncision-prépuce), elle est exhaustive du point de vue de son fonctionnement puisqu'elle divise l'ensemble « Hommes » en deux sous-ensembles pour ne laisser aucun reste »<sup>20</sup>. Paul vient « neutraliser dans une perspective messianique les partitions imposées par la Loi »<sup>21</sup>. « Il y a désormais des Juifs qui ne sont pas juifs et des non Juifs qui ne sont pas des non juifs »<sup>22</sup>.

En somme, chez ces deux auteurs le retour à Paul retrouve la centralité fondatrice de l'opération paulinienne concernant le signe juif. C'est pour cette raison que l'examen de celle-ci<sup>23</sup> peut nous révéler la portée plus large du projet idéologico-politique qui nous intéresse ici. Puisque le retour à Paul retrouve avec autant de force l'importance du signe juif qui en est le pivot, l'analyse du discours paulinien sur les Juifs nous renseignera réversiblement sur la portée plus large de l'idéologie du retour à Paul, bien au delà de la question juive. C'est cet examen rapproché de la matrice paulinienne que nous nous proposons de faire car sa réalité reste généralement méconnue. On accepte en général comme une donnée de la réalité ses prémisses, à savoir que le point de départ en est « le particularisme juif » dont Paul opérerait le « dépassement », à la fois subversion du peuple juif et du judaïsme dans l'« universalisme ». Tout autre chose est en fait en jeu, depuis vingt siècles : la destitution métaphysique, historique et politique du sujet juif que Paul reconstruit préalablement de façon intéressée pour les besoins de sa cause. On ne peut imaginer un renouvellement du rapport des Juifs et des chrétiens sans l'effort de penser cet héritage à nouveaux frais et sans concession. Le retour à Paul tel qu'il se déroule hors de la communauté chrétienne, outre qu'il destitue indirectement le sujet politique et métaphysique juif contemporain, réveille un terrible héritage généra-

teur de vingt siècles d'antisémitisme. Il est pathétique de voir des penseurs qui se déclarent athées réitérer sans précaution des modalités de pensée que l'Eglise a tenté de dépasser depuis quelques années. Car les néo-pauliniens, par delà leur philosémitisme rhétorique et esthétique <sup>24</sup>, assument aujourd'hui cette destitution des conditions d'existence des Juifs (Etat d'Israël et communautés juives) qui deviennent l'obstacle à l'anti-mondialisation et en même temps le pivot planétaire (négatif et dialectique) de son avancement. La délégitimation des formes d'existence juive après la Shoa est en effet aujourd'hui très répandue. On retrouve à ce propos la façon dont Paul construit une transcendance (« l'esprit ») en assignant un autre (les Juifs) à l'immanence.

### L'opération paulinienne

Ce qui compte avant tout chez Paul, ce n'est pas, comme on le croit par cécité idéologique, l'universel mais l'identité. Il ne pense pas en fait le *katolikos* <sup>25</sup>, cadre morphologique de la nouvelle foi, comme un ailleurs de l'identité juive mais comme une entité qui se nourrit de cette dernière en la détruisant (ou tout au moins en l'épuisant) et en occupant sa place. Israël devient ainsi l'objet d'un désir (naturellement offert à la tentation de l'appropriation et de l'emprise) aussi fort que la condamnation et la relégation qui le frappe. Tout vient de l'ambition de fonder cet « universel » comme un « nouvel Israël » : une entreprise qui se déploie par nécessité dans le cadre symbolique (voire charnel) d'Israël et alors que ce dernier existe et persiste dans l'être. La jalousie que Paul invoque contre les Juifs (Rm, II, 11-15) est en fait un trait essentiel du *katolikos* dont l'élan primordial est d'investir l'aire symbolique et existentielle d'Israël. Le problème qui se pose alors à Paul est de savoir ce qu'il faut faire de cet Israël dont les Juifs sont les porteurs et sans lesquels donc il n'y aurait pas de « Nouvel Israël ».

Paul est ainsi conduit à élaborer une véritable économie identitaire, une économie (*oiko-nomia* <sup>26</sup>) de la « Maison d'Israël » dans laquelle l'être juif se voit reconstruit (à son corps défendant est-il besoin de le préciser) dans une perspective qui sert les besoins son « universel », en fait de l'identité spécifique qu'il tente de construire <sup>27</sup>. L'universel catholique s'obtiendra de la destitution du peuple juif réduit à la singularité et au particularisme. On ne dira jamais assez combien il s'agit d'un universel-moins-un (le peuple juif), un universel qui ne se construit que d'exclure l'Israël « selon la chair », un repoussoir critique pour la nouvelle identité née du dédoublement d'Israël. Un système dialectique gouverne cette économie symbolique

du signe juif car il s'agit de conjuguer la réprobation et l'exaltation d'Israël dans la même unité logique. La chute de l'Israël juif (sic) assurera la montée du « nouvel Israël » mais le Vieil Israël sera conservé sans quoi toute cette architecture rhétorique s'effondre. « Maintenant par suite de leur désobéissance, il vous a été fait miséricorde » (Rm II, 29). « Grâce à leur faute, les païens ont accédé au salut. Or si leur faute a fait la richesse du monde et leur déchéance la richesse des païens, que ne fera pas leur totale participation au salut » (Rm, II, II-12). « L'endurcissement d'une partie d'Israël durera jusqu'à ce que soit entré l'ensemble des païens et ainsi tout Israël sera sauvé » (Rm II, 25). En effet, les Juifs ne peuvent pas être totalement « perdus » puisque la catégorie d'« Israël » reste celle de l'élection, du salut valorisé. Paul devait par nécessité trouver une solution « économique » (dialectique) dans laquelle les Juifs se convertiraient à la fin des temps (et donc disparaîtraient – enfin ! – comme juifs) en rentrant dans le corps de l'Eglise (cf. la métaphore de l'olivier greffé que l'on cite comme preuve de la « bienveillance » de Paul à l'égard des Juifs alors qu'elle est l'expression d'une négation redoublée du judaïsme dont il se sépare et des Juifs qu'il ne laisse pas en paix puisque leur conversion attendue sera le signe de l'accomplissement du christianisme). Les Juifs sont ainsi appelés à disparaître en se réalisant comme « Israël » dans sa version paulinienne<sup>28</sup>. La reconnaissance des Juifs ne se fera que lorsqu'ils seront devenus des chrétiens, c'est à dire des non Juifs.

La reconstruction paulinienne du Juif est nécessairement fondée sur une série d'antinomies<sup>29</sup> : particulier/universel, Juifs/nations, *ethnos/katolikos*, lettre/esprit, corps/âme, loi/grâce, maître/esclave, égoïsme/compassion... Le jeu de la lettre et de l'esprit en est l'archétype. C'est l'arme même de la construction paulinienne du signe juif, dans le texte comme dans le symbole : spiritualisation du « Nouvel Israël », décorporéisation et anhistoricisation de l'être juif originel, le rendant apte au transfert sur le mode de l'allégorie vers une autre entité qui se substituera à lui. « L'Israël selon l'esprit » sort de « l'Israël selon la chair » et se dresse contre lui. La chair est honnie mais vitale. La « chair » exorcise ainsi et éteint le peuple juif dans la catégorie néanmoins conservée d'« Israël », tandis qu'y monte le « nouvel Israël ».

La manipulation rhétorique sur la circoncision à laquelle se livre Paul est très significative de ce point de vue. Il transforme ce qui est signe d'alliance, et donc de culture, en déterminisme biologique, en tatouage ethnique. Il la naturalise et corporéise pour mieux la dissocier de l'esprit qu'elle porte (Rm 2, 25) : « sans doute la cir-

concision est utile si tu pratiques la Loi mais si tu transgresses la Loi avec la circoncision tu n'es plus qu'un incirconcis ». A nouveau, Paul fait glisser le sens du vocabulaire en dissociant le signifiant de son signifié. « Si donc l'incirconcis observe les présomptions de la Loi, son incirconcision ne lui sera-t-elle pas comptée comme circoncision ? Et lui qui *physiquement* incirconcis accomplit la Loi te jugera toi qui avec la lettre de la Loi et la circoncision transgresses la Loi. En effet, ce n'est pas ce qui se voit qui fait le juif, ni la marque visible dans la chair qui fait la circoncision mais ce qui est caché qui fait le Juif et la circoncision est celle du cœur, celle qui relève de l'esprit et non de la lettre » (Rm, 4, 26-27). Il y a ici une façon de reprendre un enseignement du judaïsme tout en en expulsant les Juifs : « Israël » déduction faite des « Juifs ». Toute la politique paulinienne de la lettre est résumée ici : externaliser, forclure le Juif dans la chair, retranchée ainsi de tout sens, pour faire place au « Juif selon l'esprit », le chrétien, une identité qui n'existe donc pas en dehors de cette forclusion du Juif.

La même opération concernera la Tora reconstruite en « Loi », une figure philosophique qui est une invention de la Septante et de Philon d'Alexandrie qui l'alignent sur les catégories des philosophes grecs<sup>30</sup>, une loi de surcroît mortifère, à l'origine du péché. La Tora dans le judaïsme est tenue pour être le vecteur de la grâce, de la maîtrise de la rigueur (le *din*) sans laquelle le monde n'existerait pas. Ainsi Isaac (le *din*) est-il ligoté par Abraham (la grâce) sur l'autel du Mont Moria et, à l'inverse de Jésus, il n'y est pas sacrifié par le père mais intronisé comme le fils.

On aura compris que dans les antinomies pauliniennes, l'élément négatif est toujours représenté par le Juif (particulier, ethnique, corps, lettre, loi, égoïsme...) mais – économie oblige ! – il se voit intégré dans la production de l'élément valorisé (universel, *katolikos*, esprit, âme, grâce, compassion...). C'est une nécessité car le nouvel Israël doit sortir des ruines de l'ancien et en lieu et place de lui. C'est son lieu d'ancrage, son chantier de construction. Comment conserver l'élection, déduction faite des juifs, telle est la finalité de l'opération paulinienne.

### L'invention du particularisme juif

Les prémisses de la construction paulinienne font en fait violence à la réalité, dans le fond comme dans la forme. Paul invente tout simplement un judaïsme qui n'existait pas et qui comprend l'élection d'Israël comme un refus du salut aux nations. Il faut effectivement noircir Israël pour blanchir l'identité substitutive. Pour ce faire, Paul

élabore une version pénurique de l'élection (par laquelle seule les chrétiens connaissent le judaïsme) qui accuse les Juifs d'accaparer le salut : « Dieu serait-il seulement le Dieu des Juifs ? N'est-il pas aussi le Dieu des païens ? S'il est aussi le Dieu des païens, puisqu'il n'y a qu'un seul Dieu, qui va justifier les circoncis par la loi et les incirconcis par la foi ? » (Rm 3, 29-30)... Les Juifs « nous empêchent de prêcher aux païens pour les sauver » (I Thes 2,15).

Or cette version du judaïsme ne correspond pas à la doctrine de la Tora et pas plus à celle du Talmud qui, à l'époque de Paul, est un *work in progress* depuis déjà environ deux siècles. Sur le plan conceptuel du judaïsme, l'élection d'Israël est le frayement de l'horizon du salut de l'humanité, comme le texte de la Genèse sur l'élection d'Abraham le montre de façon inaugurale (« en toi toutes les familles de la terre seront bénies », (Gn 12,3). Le Talmud, compendium d'une discussion infinie, accueille une lecture universaliste de la Tora<sup>31</sup>. Le concept de « justes des nations » confirme l'idée de l'égalité dans le salut : « il y a des justes parmi les nations et ils ont une part au monde qui vient » (Talmud Sanhédrin 13b, 105 a) selon Rabbi Yoshua. Mais ce salut, autant pour Israël que pour les nations est le fruit d'un effort. Il n'est pas acquis automatiquement à la façon du salut procuré la foi en le Christ. En cela, le judaïsme n'élimine pas l'épreuve morale qu'est la vie et donc reconnaît le besoin de la Loi pour se refaire une âme. L'idée paulinienne du salut est en fait la contrepartie excessive de l'excès de conscience du péché : le « péché originel ». Très logiquement, la loi de Moïse a ainsi son pendant pour les non Juifs. Le Talmud la définit comme « la loi de Noé », censée fonder la moralité et le salut de l'humanité qui n'est pas sous la loi de Moïse. Les rabbins décèlent cette loi dans Gn 2,16, au terme d'une brillante interprétation du verset. Dans ce texte, d'où le christianisme tirera l'idée du péché originel, le Talmud trouve au contraire et très significativement une loi pour la rédemption de toute l'humanité, conduisant au même salut que la Tora pour les Juifs. Et si le non-Juif souhaite partager la marche d'Israël, eh bien « un gentil qui s'engage dans l'étude de la Tora est comme le grand prêtre » répondra le Talmud (Avoda Zara 3a), voire plus que lui car ce dernier ne peut se tenir là où l'autre se tiendra. Ainsi l'effort du non Juif peut tout à fait compenser le « mérite des pères » (Abraham, Isaac et Jacob) dont les Juifs bénéficient du fait qu'ils reçoivent l'héritage de leurs pères : ce nouveau Juif est au contraire le fruit de son propre cheminement, ayant accompli dans sa personne le cheminement des trois patriarches.

Ceci explique pourquoi il y eut peu de prosélytisme juif : nul besoin d'être juif pour faire son salut. Mais au contraire, pour Paul, il faut

adhérer au sacrifice du Christ pour être sauvé, « l'homme est justifié par la foi, indépendamment des œuvres de la loi » (Rm, 13,28). Tout est là : l'universel paulinien est idéologique – c'est pourquoi les Juifs qui pensent autrement en sont exclus – tandis que l'universel du judaïsme est juridique – c'est pourquoi les non Juifs y sont inclus –, concernant les actes et non les pensées ou les croyances, sans la médiation d'une instance dispensatrice du salut. De ce fait, l'imitation du Christ, l'identification au sacrifice sauveur équivaut au déni de la Loi, mythifiée comme l'ennemi du salut, de façon tout à fait gnostique « Si par la loi on atteint la justice, c'est donc pour rien que Christ est mort » (Gal 2,21).

L'élection dans sa compréhension judaïque n'est pas dans son principe égocentrée de façon identitaire et dans l'ignorance de ceux qui n'en bénéficient pas. Bien au contraire, l'alliance qui la fonde repose sur la responsabilité des contractants définis par des statuts contractuels. On dit ainsi en hébreu pour dire « faire alliance » : « casser une alliance » (*likrot brit*). Ce que l'alliance casse, c'est l'identification avec soi-même. La sortie d'Égypte, c'est le fracas du solipsisme pharaonique de l'Égypte, mais aussi le consentement d'Israël à l'hétéronomie [voir le processus parlementaire] entre Dieu et ses alliés (Première étape : Ex, 6, 2-9 ; Deuxième étape : Ex, 19, 3-8). L'élection ne fait que désigner le statut de l'allié dans cette alliance. Paul l'interprète dans la pénurie comme un principe hiérarchique et un privilège de nature. Or, le peuple d'Israël ne se fonde pas dans l'autochtonie mais dans la sortie vers le désert. Il n'est pas à l'origine, ni le premier mais le dernier né des peuples, retranché d'eux. La Tora commence par la création du monde et de l'humanité et non par le Sinaï. L'élection repose sur une loi écrite et non un mystère. Le *katolikos* de Paul, à l'inverse, est corporatiste, un corps dont les adhérents sont les membres, sans contrat précisant les conditions de l'engagement, et le Christ la tête (I Cor 12, 12-27). Paul pose avant l'heure les fondements d'une puissante bureaucratie, l'Église. Les travaux d'Ernst Kantorowicz ont montré que là est la scène primitive de la politique européenne <sup>32</sup>.

### L'universel paulinien est-il altruiste ?

L'opération paulinienne se voit justifiée formellement par le motif de l'altruisme, de la nécessité d'ouvrir le salut à toute l'humanité au lieu de le laisser cantonné dans l'égocentrisme juif. C'est là l'idée reçue acceptée par tous les commentateurs mais c'est un dogme religieux et non ce qui s'entend dans le discours paulinien. Examinons en effet le texte phare de ce dogme pour voir si à l'usage, il se



confirme. « Il n'y a plus ni Grec, ni Juif, ni esclave, ni homme libre, il n'y a plus le masculin et le féminin car vous n'êtes qu'un en Jésus Christ » (Gal, 3,28). On peut comprendre, avec Hegel, le « dépassement » du maître et de l'esclave, à la rigueur du Juif et du Grec (quoique les « nations » (*goyim*) n'ont rien à voir avec les non Grecs qui pour les Grecs sont les « barbares »). Mais dans les parallélismes ainsi mis en place, il y a un obstacle de taille : le masculin et le féminin. A quoi est-il fait référence ici ? A la fin de la différences des sexes ? En tel cas, cela signifierait la disparition de l'humanité par extinction de sa reproduction. Des genres ? Paul serait-il avant l'heure l'inventeur de la théorie *queer* ? Dans ces deux cas, il s'agirait de la fin de la différenciation qui est au principe de la création du monde selon la Genèse. Avec l'énoncé de ce programme, Paul fait en réalité l'apologie d'une unité massive sans altérité, toute recollectée dans « l'esprit », loin de l'imperfection impliquée par l'altérité, nécessairement dans l'extériorité (au sujet égocentré) et donc corporelle, objective, c'est à dire, à ses yeux, dans la déchéance de la chair. Cela apparaît clairement dans un texte où il compare le rapport conjugal et sexuel à une prostitution, pour le mettre en rivalité avec le rapport à Dieu. Il n'hésite pas pour ce faire à détourner de son sens un texte de la Tora : « l'homme abandonne son père et sa mère : il s'unit à sa femme et ils deviennent une seule chair » (Gn 2,24). « Ne savez-vous pas que celui qui s'unit à la prostituée fait avec elle une seul corps ? Car il est dit « les deux ne seront qu'une seule chair ». Mais celui qui s'unit au Seigneur est avec lui un seul esprit. Fuyez la débauche... Votre corps est le temple du Saint Esprit » (I Cor 6,14-20). Ce faisant il s'écarte de l'altruisme de la Tora qui se fonde sur la différenciation et la séparation. C'est l'apologie (très gnostique) du célibat qui est faite comme mode d'existence humaine (sauf solution de rechange pour ceux qui ne peuvent pas (I Cor, 7,1-6) – sexuellement, s'entend de sorte que la sexualité dans le rapport amoureux se voit radicalement séparée de l'esprit –) et mode de rapport à Dieu. On est alors à l'opposé du modèle amoureux et conjugal de l'alliance qui caractérise le judaïsme (cf. le Cantique des cantiques et la prophétie qui comprend le rapport d'alliance comme un rapport conjugal). Le « corps spirituel » (I Cor 15, 44-47) qu'il propose comme modèle fait référence au deuxième « Adam qui vient du ciel »<sup>33</sup>. Il est clairement phallocratique, lorsqu'il affirme que l'homme est le maître de la femme comme le Christ est celui de l'homme et Dieu celui du Christ (I Cor 11,3-7). « L'homme est l'image et la gloire de Dieu mais la femme est la gloire de l'homme ». En fait, le féminin doit être ramené au masculin, modèle de l'unité. C'est ce

que veut dire l'annonce de la fin du masculin et du féminin. L'évangile apocryphe de Thomas fait ainsi dire à Jésus à propos de Marie : « je l'attirerai afin de la rendre mâle pour qu'elle devienne aussi un esprit vivant, semblable à vous, mâles car toute femme qui se sera faite mâle entrera dans le royaume des Cieux » (Ts 114). Bizarrement, A. Badiou, pourtant libertaire, va jusqu'à assumer cette relégation de la femme. A propos du voile que Paul préconise, signe d'une « acceptation de la différence des sexes », il estime qu'il a pour sens « que soit manifeste que l'universalité de cette déclaration inclut des femmes qui entérinent qu'elles sont femmes (...). On dira (...) c'est là une inégalité flagrante. Il n'en est rien en vertu de la symétrisation seconde... La nécessité de traverser et d'attester la différence des sexes pour qu'elle s'indifférencie dans l'universalité de la déclaration, aboutit, dans l'élément contingent des coutumes, à des contraintes symétriques et non à des contraintes unilatérales »<sup>34</sup>. Ici aussi on comprend comment les altermondialistes assument l'idéologie rétrograde de l'islamisme...

Rétrospectivement cet aboutissement phallogocentrique de la logique des antinomies pauliniennes laisse entendre que l'unité de l'humanité qui dépassera l'antagonisme identitaire, l'imperfection de l'altérité, a pour horizon la disparition de toute altérité, de toute différence et non pas l'ouverture à l'autre qui est la justification proclamée et supposée de l'opération paulinienne. La fin de la différence Grecs-Juifs pourrait donc signifier l'alignement sur un seul modèle exclusif. Quel pourrait-il être sinon celui de l'empire romain, bizarrement absent de l'antinomie paulinienne. « Ni Grec ni Juif », c'est le Romain bien sûr ! Le *katolikos* ainsi proclamé s'offre à devenir l'idéologie impériale de la Rome impérialiste qui domine alors cruellement la Judée et s'apprête à l'éradiquer de la surface de la terre quelques dizaines d'années plus tard. Trois siècles plus tard, l'empire devint effectivement chrétien.

### Le sacrifice permanent

Que ce soit dans sa fondation (fondée sur l'exclusion d'un seul pour l'avènement de « tous ») ou dans son accomplissement (le « rappel des Juifs »), l'universel paulien est de nature sacrificielle. Nous avons dans cette dialectique sophistiquée la fabrique du traitement sacrificiel des Juifs qui se déploiera durant vingt siècles en Europe et qui jouit aujourd'hui d'un étonnant renouveau, à la lumière du cocktail indigeste de la palestinolatrie couplée avec la mémoire victimaire de la Shoa<sup>35</sup>. Le rapport dialectique qui le sous-tend est caractéristique de l'attraction-répulsion propre au désir et au sacré :

attraction pour le signifié Israël, répulsion pour le signe. Cette façon de conserver Israël tout en le rejetant pour s'identifier soi-même, en rejetant la même chose sur les Juifs et en se posant comme leur autre, s'est avéré particulièrement pernicieux à travers l'histoire. Israël est ainsi devenu pour l'Europe l'objet de désir que l'on veut s'approprier tandis que l'on exorcise sur le signe juif l'angoisse qui l'accompagne. Nous sommes ici en plein dans la rivalité mimétique et la théorie de René Girard sur la fin de la rivalité mimétique consécutive à l'avènement du christianisme laisse songeur sous ce jour-là. Il faut dire que le christianisme selon Girard est un idéal qu'il estime avoir été trahi par l'Eglise... Le problème est qu'avec Paul, on est avant l'Eglise et toujours dans le monde juif pré-chrétien.

Cette rivalité qui décuple le désir et le désirable fut sans aucun doute le ressort de l'expansion rapide de la nouvelle religion que Paul « le militant » propagea inlassablement : il la proposait aux Romains en leur disant qu'ils avaient été préférés aux élus (d'une élection rare et unique) qui la possédaient égoïstement, les Juifs, dont ils n'avaient peut-être jamais entendu parler, pour qu'ils jouissent, eux, de leur élection si rare et si désirable. On ne peut mieux valoriser la cible du message en suscitant une rivalité mimétique qui lui donne une puissance exceptionnelle. C'est ainsi, par rapport aux Juifs (le nouvel Israël), et contre eux (le vieil Israël), que l'identité chrétienne s'est affirmée : en se délestant sur eux de la chair, de la lettre condamnée (forclusion) pour s'affirmer dans « l'esprit ». Les Juifs ont ainsi rempli le rôle que le *pharmakos* remplissait dans la Grèce antique. Ce dernier (un individu ou un couple), entretenu et révérend (totémisé), pendant un an, par la Cité était au terme de cette période battu, expulsé (ou tué) dans un rite de purification. La crise antisémite récurrente de l'Europe n'a-t-elle pas illustré ce cycle fatal depuis vingt siècles ? Depuis l'Emancipation (pour ne prendre que cette date charnière), l'Europe connaît une telle crise tous les 40 ans. A l'époque classique de ce rite, la fête de Pâques célébrant la Passion voyait le sacrifice se dérouler : les Juifs accusés de déicide de Jésus, mort pour le salut de l'humanité, étaient la cible de pogroms sanglants. La mort et la souffrance dont la conscience chrétienne se sentait coupable (puisque pour son salut le Christ était mort) se voyait alors exorcisée sur les Juifs accusés d'avoir infligé à Jésus une mort pourtant définie par la doctrine elle-même comme salvatrice. De ce point de vue, aujourd'hui, avec la crise antisémite des années 2000, il est possible que nous soyons à un moment intermédiaire dans le processus du rite. La délégitimation du peuple juif, pour l'instant symbolique, voire déjà juridique, annonce-t-elle

un développement sanglant ? Cette analyse vise à alerter avec gravité les consciences pour stopper l'enchaînement fatal de ce processus archaïque.

### Le sacré de l'Europe

Les Juifs devenus les totems (désirables) et tabous (exécrables) de l'Europe ont ainsi, depuis vingt siècles, incarné le sacré à ses yeux. Comme on le sait avec Durkheim, le sacré est le produit par excellence de ce système dialectique d'attraction-répulsion : c'est l'hétérogénéité qui est sa caractéristique de sorte que c'est la limite du sacré et du profane qui importe plus que la nature et le contenu de l'un et de l'autre. Avec le paulinisme, l'Europe est née d'une exclusion fondatrice des Juifs, dont le signe est de ce fait toujours réactualisé, chaque fois qu'une flexion de son identité se produit : moments totémiques durant lesquels l'identité européenne vient se régénérer dans ses eaux originelles, pour ensuite les rejeter, une fois achevée la cristallisation de la nouvelle version identitaire. Après avoir été révééré, encensé, entretenu (parce qu'il rend possible la déculpabilisation), le *pharmakos* est battu, exclu ou tué (parce qu'il emporte avec lui la culpabilité). Nous avons dans ce mouvement de diastole-systole le rythme cardiaque de l'Europe. Au Moyen Age, les Juifs se sont vus enfermés dans la lettre, le corps, le peuple : ils étaient les étrangers par excellence, le seul « peuple » (enfermé dans ses ghettos) au sein de l'empire (universel !) des deux glaives (Papauté et Saint Empire Romain Germanique), incarnant la catholicité, « l'esprit ». Puis la Réforme se produit qui prône le retour à la lettre hébraïque (traduction de la Bible), au corps, au peuple (la nation moderne et l'Etat-nation naissent alors en Europe contre l'Empire et le Pape). Que se passe-t-il alors ? Alors qu'ils étaient le seul peuple dans l'universel européen, les Juifs perdent soudain leurs attributs de peuple. Leur statut devient progressivement celui d'individus dont le seul lien sera confessionnel et non national. La « nation juive » sera vouée à l'exécration (et elle l'est toujours en la personne de l'Etat d'Israël) comme tous les mythes antisémites de la modernité le prouvent (le « complot juif mondial, le « tribalisme », le sionisme comme nazisme et racisme) alors que l'Empire catholique se fragmentait en Etats nations. Le Juif est toujours l'autre exclu de l'Occident, le référent dialectique de son auto-définition. Paul a construit avec ses deux Israëls une machine infernale qui est à la source de l'antisémitisme congénital de l'Europe, comme on peut le dire à la lumière de la récente crise, 60 ans après la Shoah.

### Le retour contemporain de la question juive

Que se passe-t-il aujourd'hui sinon une nouvelle phase de ce processus ? Depuis les années 1990-2000, il est clair que par la Shoah, Israël a été tabouisé, élevé au sacré de toute une civilisation, comme les cérémonies à l'échelle d'un continent du 60<sup>e</sup> anniversaire de la « libération »<sup>36</sup> d'Auschwitz l'ont montré, tandis que l'Etat d'Israël et les communautés juives diasporiques se voient diabolisés, accusés qui, de nazisme envers les Palestiniens, qui, de « tribalisme ». L'explosion antisémite des années 2000 est venu marquer avec force la dialectique de ce double mouvement qui concerne tout spécialement les mouvances de la gauche, antimondialiste. Le mot « antisémitisme » a été désactivé, interdit : quand on décrète dans son salon que l'Etat d'Israël est une erreur de l'histoire et qu'il doit disparaître, que prône-t-on sinon l'extermination de 5 millions de Juifs ? Mais attention, disent les tenants d'une telle opinion, il ne s'agit pas d'« antisémitisme » mais d'« antisionisme ». Et d'ailleurs des Juifs, des Israéliens se font les apôtres de cette idée ! Cela ne prouve rien : Paul était certainement le premier précédent de cet étonnant syndrome de la psyché judaïque.

Le retour à Paul se produit de surcroît à ce moment précis. Il pourrait montrer que quelque chose d'autre se trame, comme un nouvel âge de l'Europe, sortant de la modernité. Au moment où les post-modernistes décrètent la fin de l'Etat-nation et s'auto-hypnotisent avec le rêve (profondément totalitaire) d'un Etat mondial et vertueux, multiculturel, métissé, les Juifs par leur persévérance dans l'être (et quoi de plus fort à ce niveau qu'un Etat d'Israël ?), leur identité trop forte et surtout l'Etat-nation d'Israël deviennent l'objet de leur exécution. Si l'on en croit le mesureur de l'humanité qu'est le destin juif, le meilleur des mondes qu'ils prônent ressemble fort à l'empire médiéval. Le « retour à Paul » prend ainsi une signification inopinée. Outre la réaffirmation de l'identité européenne la plus classique, il témoigne d'une recherche de transcendance et de sacralité pour légitimer un nouveau pouvoir. La transcendance de soi de l'Europe est à nouveau atteinte par une *reductio ad corporem, ad populum, ad litteram* des Juifs, c'est à dire à une nouvelle tabouisation dont le surmontement supposé permet à nouveau le plérôme de l'Europe, cette fois-ci « mondialisée ». Toujours morale et vertueuse, au sommet de l'être, mais... impériale.

Il faut espérer avec Marx que l'histoire qui se répète est une farce. Mais l'histoire la plus récente de l'Europe à ce propos ne prête pas à plaisanterie. Sur le plan de la mouvance post-moderniste, par contre, on voit très bien ce qui se trame avec ce retour au « premier militant »

de l'histoire. C'est la corporéification et la massification du collectif, un retour surnois au totalitarisme et au parti unique. La critique de l'Etat-nation prend alors tout son sens : elle augure d'une dénonciation de la démocratie libérale (qualifiée de « marché »), c'est à dire de la politique qui s'était affirmée contre l'Empire catholique médiéval. On comprend à ce propos la fascination des altermondialistes (notamment Antonio Negri) pour la *oumma* islamique, autre versant de la « multitude ». Par où il apparaît que le « post-modernisme » n'était qu'un néo-marxisme. L'incapacité du marxisme à penser la nation, et plus généralement le peuple, en est un des traits constitutifs, à la racine de son cuisant échec historique et intellectuel. Les néo-marxistes, à la suite de Benjamin, tentent en fait de revamper le marxisme en en faisant, plus positivement, pour ce qui le concerne, un messianisme, une quête de transcendance, et tout comme Marx dans sa *Question juive*, ils retrouvent sur leur chemin le signe juif. Israël symbole du Mal, du capitalisme hier, de la mondialisation aujourd'hui mais aussi terreau symbolique, fertile en inspiration... Les post-modernistes sont ainsi terriblement rattrapés par l'*arché* de l'Europe. Leur « post » est en fait un « ante ». En effet, la fin de l'Empire catholique (le Moyen Age) avait vu naître une bifurcation, une double version de la démocratie : continentale et anglo-saxonne. La démocratie continentale reconduisit la tabouisation des Juifs comme peuple. Ils y faisaient toujours problème et l'antisémitisme y éclatait dès les révolutions de 1840. La chrétienté médiévale avait en effet laissé sa marque centralisatrice et dogmatique sur les démocraties nées des décombres de son empire. Le paulinisme politique y était toujours à l'œuvre et pas seulement par rapport aux Juifs : dans sa propre conception (corporative) du politique<sup>37</sup>. Par contre le monde anglo-saxon s'appuya très tôt sur la politique mosaïque dans sa lutte contre la bureaucratie impériale, pour concevoir la démocratie libérale dans laquelle les Juifs comme peuple ne furent plus par principe exclus et tabous. Une floraison de philosophes politiques, dans la foulée du protestantisme naissant, redécouvrirent alors un intérêt pour « l'Etat de Moïse » où ils puisaient des forces contre l'absolutisme royal et ecclésiastique. Il est très significatif que la Déclaration Balfour autant que l'épanouissement du judaïsme aux Etats-Unis se soient produits dans la civilisation anglo-saxonne et pas en Europe continentale, où germaient les racines d'Auschwitz. La haine concentrée au début des années 2000 sur les Etats-Unis (et Israël) identifiés de façon magique et gnostique comme Le Mal (« l'Empire » par excellence, les « Grand et Petit Satans » de Khomeyni) pourrait bien être

de la même sorte que celle qui anima les guerres de religion contre les protestants. C'est un héritage très archaïque de l'Europe impériale qui revient à la surface de façon régressive pour balayer les formes démocratiques. n

**Postscriptum** : le dernier livre paru d'Alain Badiou, *Circonstances 3. Portée du mot « juif »* (Éd. Lignes) apporte une confirmation éclatante de la thèse ici défendue.

## notes

1. Cf. A. Badiou Paul, *La fondation de l'universalisme*, PUF, Paris, 1997, p. 22.
2. Idem p. 6.
3. Ibidem, p. 14.
4. Ibid. p 7.
5. Ibid. p 110.
6. Ibid. p 115-116.
7. Ibid. p 24.
8. *Ceux des Juifs*.
9. Ibid. p 13.
10. Ibid. p 15.
11. Ibid. p 12.
12. Ibid. p12.
13. Ibid. p 15.
14. Ibid. p 10.
15. Ibid. p 87.
16. Ibid. p 87.
17. Ibid. p 44.
18. Ibid. p 11.
19. G. Agamben, *Le temps qui reste*, Payot et Rivages, Paris, 2000, p 77-78.
20. Idem p 83-84.
21. Ibidem p 82.
22. Ibid. p 85.
23. Pour une plus ample démonstration, cf. Shmuel Trigano, *L'e(xc)lu, entre Juifs et chrétiens*, Denoël, Paris (2003).
24. La présence esthétique étonnante de lettre hébraïques dans les livres d'Agamben, la référence permanente aux figures bibliques chez lui, Négri ou Badiou (uniquement néo-testamentaires chez ce dernier) est un symptôme très significatif, en fait très paulinien. Paul destitue Israël au nom d'Israël !.
25. Ce terme grec signifie le « général », « l'universel ».
26. *Oikos* : le foyer, en somme une « Règle de la gestion de la maison ».

27. Des psychanalystes la considèrent comme narcissique. Cf. Béla Grunberger et Pierre Dessuant, *Narcissisme, christianisme, antisémitisme*, Actes Sud, 1997.

28. C'est très étrange de constater la présence du même schéma de pensée chez Marx. La société communiste, sans classes ni différences, sans Juifs ni chrétiens, était censée naître des entrailles de son contraire absolu, la Bourgeoisie et grâce à elle (à ses « contradictions »), tirée de sa propre substance, à travers la chute de ses membres dans le prolétariat, classe sans classes, « universelle ». Tel est exactement le schéma de *La Question juive* de Marx lorsqu'il identifie mythologiquement les Juifs à la Bourgeoisie par excellence et qu'il décrète que le communisme verra le jour lorsque les Juifs (les bourgeois) auront disparu. On comprend que les transfuges du marxisme trouvent refuge chez Paul ! Il faudrait aussi rajouter Spinoza...

29. Le paulinisme est fondamentalement gnostique et dualiste, ce que les premiers développements du christianisme démontreront avec le marcionisme très profondément anti-judaïque...

30. Il est important de savoir que la Tora ne signifie aucunement « la Loi » mais « l'enseignement » et plus primordialement « l'enseignement du tir » (*Yaroh*, tirer à l'arc). Elle a aussi une connotation avec la parentalité (*Horeh*, le parent, *moreh*, l'instituteur). Elle aurait de toutes façons objectivement du mal à être définie comme une loi car s'il s'y trouve des lois, il s'y trouve aussi des narrations.

31. Bien étudiée par Menahem Hirschman in *La Tora pour tous les vivants* (hébr, *Tora lekol baei Olam*), Tel Aviv, 1999 voir aussi, « Rabbinic universalism in the second and third centuries » in *Harvard Theological Review*, 93, 2000, p115.

32. Cf. son œuvre fondamentale, *Les deux corps du roi*.

33. Cette interprétation se base sur les deux premiers récits de la création de l'homme (Gn 1,27 ; 2-7) et repose notamment sur l'interprétation qu'en donne Philon (*Leg Alleg* 1,31).

34. A. Badiou, op. cit., p 112.

35. Cf. notre ouvrage *Les frontières d'Auschwitz, les dérapages du devoir de mémoire*, Le Livre de Poche Hachette, Paris 2005.

36. Ici aussi nous assistons à une reconstruction gratifiante de l'histoire : libérer Auschwitz n'a jamais été un but de guerre des Alliés.

37. Cf. l'ouvrage de E. Kantorowicz, *Les deux corps du Roi*.